

Il y a quelques jours j'étais chez moi, enfin chez nous, pardon, et je discutais avec Gabriel, mon partenaire au sein de notre collectif. Je lui demandais s'il pensait que dans quelques années, quand les nouvelles connaissances en neurosciences seraient plus intégrées dans notre société, on arrêterait d'utiliser la métaphore simpliste du CŒUR pour parler de nos sentiments amoureux. Je lui disais que je trouvais cela quand même fortement réducteur et même naïf d'évoquer un simple muscle, une pompe en fait, pour parler des sentiments complexes qui sont à la base de nos désirs. Gabriel m'a répondu en disant que si Sarah Kane avait utilisé le mot cerveau dans ses textes au lieu du mot cœur, ça n'aurait quand même pas la même force, puis il m'a planté là et est allé dans sa chambre.

Je suis allée relire Sarah Kane. « TON CŒUR bondira quand tu entendras ma voix et TON CŒUR s'emballera quand je viendrai te voir »

Pour moi le Collectif est un paradoxe. Il répond à un besoin profond - le besoin de connexion avec d'autres que soi - et, à ce titre, le Collectif qui sert à faire du théâtre ensemble représente pour moi une forme d'idéal. Et en même temps, personnellement, je vis le Collectif très souvent comme une entrave à ma liberté individuelle.

Je voudrais d'abord vous parler de l'idéal. Et pour ça, je vais vous raconter ma première expérience de théâtre. J'avais quatorze ans, je m'en souviens distinctement, et je décrirais aujourd'hui ce moment comme une expérience amoureuse. Un coup de foudre. Et ça n'avait rien à voir avec le spectacle, d'ailleurs je ne me souviens plus du tout de quel spectacle il s'agissait. J'étais seule, parmi d'autres spectateurs et spectatrices, dans une salle de théâtre, et à la fin du spectacle, j'ai vu toutes ces comédiennes et tous ces comédiens - et il y en avait beaucoup, une trentaine je dirais - courir les uns et les unes vers les autres, se rassembler sur une même ligne, se tenir les unes et les uns par la main, se dévêtir de leurs personnages, devenir à nouveau les personnes qu'ils et elles étaient et me regarder moi, rien que moi, profondément dans les yeux. J'ai vu la beauté de chacune d'entre elles, de chacun d'entre eux ensemble, tel un seul corps : leurs costumes un peu défaits, leurs mains entremêlées, la vue de la sueur sur leurs fronts. Ces images se sont inscrites dans mon cortex visuel, et la réaction qu'elles ont provoquées dans mon cerveau d'adolescente a été explosive. Un feu d'artifice. Ces images, que je ne devais plus jamais oublier, sont allées rejoindre d'autres images dans mon cortex frontal, un souvenir lointain, dans une autre langue, le souvenir de quelque chose d'infiniment beau, qui me manquait profondément, quelque chose d'entier, et de collectif.

« TON CŒUR bondira quand tu entendras ma voix et TON CŒUR s'emballera quand je viendrai te voir. Et je veux jouer à cache-cache et te donner mes vêtements et te dire que j'aime bien tes chaussures et m'asseoir sur les marches pendant que tu prends ton bain et te masser le cou et t'embrasser les pieds et te tenir par la main et fumer assise sur les marches jusqu'à ce que ton voisin rentre et fumer assise sur les marches jusqu'à ce que tu rentres et aller à la fête et y danser à en devenir bleu et regarder tes photos et désirer t'avoir toujours connu et te dire que tu es splendide et t'êtreindre quand tu as mal et éprouver un sentiment si profond que je ne trouve pas les mots pour l'exprimer et errer dans la ville en trouvant que sans toi elle est vide et te raconter ce que j'ai de pire et te donner ce que j'ai de

mieux et chercher à me rapprocher de toi parce que c'est beau d'apprendre à te connaître et ça mérite bien un effort et peu importe peu importe comment mais communiquer un peu de l'irrésistible immortel invincible inconditionnel intégralement réel pluri-émotionnel multispirituel tout-fidèle éternel amour que j'ai pour toi »

Effectivement le feu d'artifice a donné lieu à une explosion de diverses substances chimiques dans mon système nerveux central, une vague d'émotions et finalement...MON CŒUR s'est mis à battre plus fort. Ça a été le début de ma passion avec le théâtre, cet art du Collectif.

Je vais maintenant laisser de côté les métaphores de cerveau et de cœur pour poser une question.

Quel est donc ce souvenir lointain ? Ce « quelque chose d'infiniment beau, qui me manquait profondément » connecté dans ma mémoire au mot-concept « collectif ». De quoi s'agit-il ?

D'un idéal d'une autre époque ? D'un idéal, véhiculé par ma mère, née en 1949, qui contrairement à moi, a vécu directement deux mouvements révolutionnaires collectifs qui l'ont marquée profondément : le premier, en 1967, lors de son arrivée à Bruxelles à l'âge de 18 ans, en plein essor du mouvement de la libération sexuelle et le deuxième, en 1974, au Portugal, pays dont elle est originaire, lors de la révolution des œillets qui a mis fin à la dictature de Salazar. Pour ma mère, ce sont ces expériences de vie qui sont associées au mot Collectif.

Alors, je pose la question plus directement : cet idéal du Collectif appartient-il à une autre époque ? Je pose la question parce que pour moi, qui n'ai pas vécu les mêmes expériences que ma mère, il y a toujours dans l'expérience du Collectif une bataille entre l'idéal, dont je viens de vous parler, et la réalité de mes expériences vécues.

Je voudrais donc maintenant vous parler un peu de mon expérience de cette réalité. Et pour ce faire, je vais prendre un exemple qui reflète le caractère collectif de notre travail, et que tout le monde connaît dans notre milieu. Il s'agit des discussions dramaturgiques.

J'ai eu l'occasion, en tant qu'assistante et ensuite en tant que metteuse en scène, d'assister à diverses discussions dramaturgiques, en Allemagne et en Belgique principalement. Ces discussions rassemblent souvent l'ensemble de l'équipe, ou en tous cas l'ensemble de l'équipe artistique, et je dois dire qu'elles m'ont donné l'occasion d'apprendre beaucoup mais pas forcément sur la dramaturgie en question. Ces discussions dramaturgiques m'ont permis d'observer le Collectif et la façon dont les décisions sont prises à l'intérieur de celui-ci. En Allemagne, de façon globale, le Collectif est géré par une hiérarchie claire, le metteur en scène ou plus rarement la metteuse en scène est celui ou celle qui détient le pouvoir. Suivent alors dans la hiérarchie toute une série d'autres postes, chacun avec son degré de pouvoir qui correspond au temps de parole légitime dans ces discussions dramaturgiques en question. Les comédiens et les comédiennes jouissent ici d'un statut particulier, même si leur degré de pouvoir n'est pas très haut dans la hiérarchie, ils ont une fonction particulière : celle de parler, de fournir de la

matière pour que les autres, plus haut placés qu'eux puissent alors prendre des décisions. Il va sans dire que cette réalité du Collectif est très loin de mon idéal. En Belgique, du côté francophone je précise, j'ai pu observer d'autres modèles de collectif : la hiérarchie est souvent plus floue, ce qui rend les discussions dramaturgiques plus longues, parfois même interminables et on pourrait croire que le temps de parole, qui y est réparti plus librement, reflète une répartition plus démocratique du pouvoir de décision. Peut-être est-ce le cas ? Il n'empêche que, d'un côté comme de l'autre, les discussions dramaturgiques ont tendance à provoquer une seule et même réaction chez moi : elles me donnent mal à la tête.

Toutes ces personnes réunies autour d'une même table, qui échangent des idées, l'image même de mon idéal « collectif » se transforme à ce moment dans mon cerveau en une cacophonie dans laquelle personne ne s'écoute et personne ne se comprend, une masse de voix aux sons dissonants, ma propre voix est étouffée, je me retranche dans le silence de mon esprit, dans ma solitude tant désirée et me demande quand est-ce que quelqu'un, un seul maître, se lèvera enfin et mettra fin à ce débat insupportable.

Un seul maître ? Vraiment ?

« TON CŒUR bondira quand tu entendras ma voix et TON CŒUR s'emballera quand je viendrai te voir et je te briserai LE CŒUR et alors ta vie sera mienne et tu mourras dans la solitude »

J'ai toujours pensé que l'isolation était la chose la plus dangereuse qui soit, que pour éduquer un enfant il fallait mieux trois, quatre, cent personnes qu'une famille isolée, car l'isolation mène à une atrophie de la pensée. Comment pouvons-nous développer notre pensée si personne ne nous contredit clairement, si personne n'affirme haut et fort qu'il a raison?

Le lendemain de notre discussion sur le CŒUR comme métaphore, j'ai envoyé un texto à Gabriel pour lui demander si il avait une citation en tête quand il m'a parlé de Sarah Kane. Je voulais entendre les mots précis qu'il associait au mot CŒUR. Il m'a répondu : « Je n'ai aucune citation précise de Sarah Kane qui puisse valider ce que j'ai affirmé. Je l'ai inventé sur le moment. Je fais ça souvent quand je sais que j'ai raison mais que les gens ne me croiront pas tant que je n'ai pas avancé une preuve tangible. Alors je me suis dit que Sarah Kane était une experte des sentiments et une auteure reconnue et donc difficilement réfutable. Je n'ai aucun exemple en tête qui puisse appuyer mon argumentaire. Mais je sais que j'ai raison. »

J'ai souri en lisant sa réponse, et je me suis dit que j'avais beaucoup de chance d'avoir reçu en héritage cet idéal du Collectif.

Tatiana Pessoa

.